



## MONTRE-VOUS TON FRAIS VISAGE

Ton sourire est beau, mignonne !  
 Dans tes regards quels puissants feux !  
 Humble comme la violette,  
 Plus belle qu'elle, loin des yeux,  
 Tu coules tes jours en retraite.  
 Il est un cœur qui veut te voir.  
 Ne cache pas ainsi tes charmes ;  
 Que le rayon de ton œil noir  
 Brille et vienne sécher ses larmes.

Tends l'oreille à tous les soupirs  
 Qui frémissent, dans la nature,  
 Portés sur l'aile des zéphirs,  
 Caressant nid, feuilles et ramure,  
 Où parlent tant de souvenirs.  
 Tout vibre au milieu d'une flamme  
 Que souffle la nuit et le jour,  
 Et tout cela pour dire à l'âme  
 Que pour elle Dieu fit l'amour.

C'est l'amour qui t'a façonnée !  
 N'abhorre pas sa tendre loi ;  
 Près d'un trône tu n'es pas née,  
 Mais, si j'étais seigneur ou roi  
 Je t'aurais bientôt couronnée !  
 Respire un peu de liberté,  
 Oui, montre-nous ton frais visage !  
 Ignore tu donc ta beauté  
 O chaste fleur de mon village ?....

## UNE PAGE D'HISTOIRE

C'est aujourd'hui le 6 octobre. J'ai formé hier le projet—téméraire on l'avouera—de remettre sous les yeux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ quelques-uns des événements qui se sont passés en France, les 5 et 6 octobre 1789. Je mets aujourd'hui mon projet à exécution. La similitude des dates donne de l'intérêt aux récits les plus insignifiants et les plus mal racontés.

Je n'entreprendrai pas de faire l'histoire de la Révolution française, pour plusieurs raisons : D'abord le champ est trop vaste pour que je le puisse parcourir dans un seul article, ensuite je n'ai ni les connaissances ni l'expérience requises pour entreprendre ce travail.

Faire l'histoire des nations, c'est raconter la vie des hommes, et pour cela il faut avoir vécu, et le vent de l'automne n'a pas encore agité mes cheveux. Je m'en tiendrai donc aux journées du 5 et 6 octobre, évitant tout commentaire, me contentant de rapporter quelques appréciations d'écrivains distingués.

\* \*

Le dix-huitième siècle touchait à sa fin ; l'horizon politique s'assombrissait en France, l'atmosphère, chargée, annonçait un orage prochain. Les esprits étaient agités, inquiets, tourmentés. Jean Jacques Rousseau et Voltaire avaient écrit, Mirabeau venait de paraître sur la scène. Les doctrines impies et séditieuses pratiquées par un trop grand nombre d'écrivains se prétendant philosophes, avaient fait leur œuvre. On attaquait le prêtre, on attaquait le roi. On parlait de liberté, des droits du peuple, et le peuple se demandait si le trône, le vieux trône vermoulu, était bien le symbole de la liberté et si le prêtre était bien le trait-d'union entre la terre et le ciel.

C'était le 5 octobre ; des scènes de désordre graves se passaient à Paris, et cependant tout était tranquille à Versailles ou du moins au château.

Le roi, parti de bonne heure pour la chasse, semblait oublier que des événements graves s'étaient

succédés sans interruption depuis quelques mois ; que les Etats généraux avaient été convoqués et que le tiers Etat avait réclamé des privilèges qu'il n'avait jamais réclamés jusque là ; le roi, disons-nous, semblait oublier que la Bastille avait été prise et que le pain manquait dans Paris.

Oui, la disette à laquelle on peut assigner des causes trop sérieuses, mais qui en ce moment eut quelque chose de factice, la disette régnait dans Paris. Il y avait là, dit M. de la Rocheterie, des souffrances réelles, et comme toujours c'était au roi, à la cour, aux membres les plus impopulaires de la famille royale, à la reine par conséquent, qu'on faisait remonter la responsabilité de ces souffrances. Des hommes ambitieux, fauteurs de désordre comme Gorsas, Marat, C. Desmoulins, Loustalot, en profitaient pour jeter de l'huile sur le feu qui consumait sous cendre.

Des difficultés assez graves s'étaient élevées au sujet des gardes du château, et les écrivains révolutionnaires ne craignaient pas de publier dans leurs journaux que la cour n'avait appelé le régiment de la Flandre que pour faire enlever le roi de Metz, d'où il devait revenir à Paris avec des troupes considérables pour rétablir la tyrannie dans le "sang des Patriotes."

Depuis quelque temps, d'ailleurs, le bruit s'était répandu dans toute la Flandre que les Parisiens iraient enlever le roi et l'Assemblée, et que "les députés qui s'étaient mal montrés pour le peuple seraient traités comme ils le méritaient."

Les bruits d'insurrection étaient dans l'air ; les esprits y étaient préparés, on n'attendait plus qu'un prétexte, et ce prétexte on le trouva dans les difficultés au sujet des gardes du corps. M. de la Rocheterie va nous apprendre comment la fameuse invasion de Versailles commença.

Le 5 octobre au matin, une émeute de femmes éclata à Paris, une jeune fille du quartier des Halles entra dans un corps de garde, saisit un tambour et parcourut les rues en battant le rappel et en poussant des cris contre la rareté du pain. Les femmes s'assemblent, un grand nombre d'hommes déguisés en femmes se joignent à elles, et la foule se porte vers l'Hôtel-de-Ville qu'elle envahit vers neuf heures et qu'elle cherche à incendier. Fait significatif, la plupart de ces femmes étaient vêtues de blanc, coiffées et poudrées comme si elles allaient à une fête. Sur la place Louis XV, Maillard harangua sa troupe qui, en ce moment, se composait de sept à huit mille femmes, puis part à sa tête, "A Versailles ! A Versailles ! criaient-elles."

Et dans cette étrange cohue on se disait pour se rassurer : "Le roi est bon, il ne fera jamais tirer sur des femmes qui demandent du pain." Les brigands déguisés en femmes se disaient qu'ils pourraient mettre leur sinistre projet à exécution sans courir de danger.

La horde, traînant avec elle deux canons, se précipita dans l'après-midi sur la route de Versailles.

Mais que faisait-on à Versailles ? Le roi, nous l'avons dit, était à la chasse ; à l'Assemblée, les chefs de la gauche avaient connaissance du plan qui devait être exécuté contre la cour. Le ton qu'affectaient de prendre certains membres annonçait qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire. Mirabeau déclarait à ses amis qu'il n'était pas temps encore d'attaquer le roi, mais qu'il était prêt à dénoncer la reine, l'Autrichienne, comme on l'appelait.

Entre onze heures et midi, Mirabeau dit à Mounier :

—Monsieur le président, quarante mille hommes arrivent de Paris, pressez la délibération, levez la séance dites que vous allez chez le roi.

—On ne pressera pas les délibérations, répondit Mounier, je trouve qu'on les presse trop souvent. Ces hommes peuvent nous tuer tous, tous, mais les affaires de la République n'en iront que mieux.

—Le mot est joli, reprit Mirabeau en se retirant.

La bande, dirigée par Maillard, était toujours en marche. Le temps était affreux, l'eau tombait par torrent, la route, détrempée, était devenue un cloaque. Le cortège de ces femmes en désordre, mouillées par la pluie, essouffées par la boue, hurlant, vociférant, était hideux à voir. En arrivant à Versailles, Maillard arrêta le cortège, fit mettre

les femmes sur trois rangs et, "dans la crainte, dit-il, avec une hypocrisie révoltante, qu'elles paraissent avoir des intentions hostiles et devinssent victimes de leur dévouement," il renvoya en arrière les pièces de canon que ces dames traînaient avec elles. Puis il fit chanter : *Vive Henri IV ! Vive le Roi !* Et c'est au bruit de la vieille chanson royaliste, hurlée comme une ironie sanglante par ces mégères, que l'effroyable troupe fit son entrée dans Versailles. Les Versaillais, avertis de cette visite, les reçurent en criant : *Vivent nos charmantes Parisiennes !*

Les charmants visiteurs envahirent la salle où était réunie l'Assemblée nationale. Maillard, l'orateur des citoyens, cria d'un ton menaçant :

—Paris manque de pain, le peuple est au désespoir, il a le bras levé, qu'on y prenne garde.

C'est alors que retentit ce cri de haine au prêtre, devenu, depuis, trop habituel aux jours d'émeutes. —A bas les calotins ! criaient la populace, il nous faut le pain à six liards la livre et la viande à huit sous.

Pendant ce temps le roi, instruit des événements, et revenu de la chasse, attendait avec ses ministres l'arrivée de la députation féminine qu'on lui avait promise.

Elle arriva, enfin, cette députation ; mais ici les opinions des historiens se partagent. Quelques-uns prétendent que ces femmes forcèrent le roi à boire avec elles, lui mirent un bonnet rouge sur la tête, et d'autres disent qu'elles se contentèrent simplement de demander du pain.

—Vous devez connaître mon cœur, leur répondit le roi ; je vais faire donner des ordres pour rassembler tout le pain que l'on pourra trouver.

Les gardes du corps et le régiment de Flandres stationnés à Versailles étaient au complet ; les défenseurs de la royauté étaient en bien petit nombre. Les Parisiens, les hommes, arrivèrent à Versailles vers quatre heures, au nombre de 40 à 50,000, en criant : "A bas les gardes du corps ! Vive le régiment de Flandres !" On voulait diviser l'armée.

L'excitation était à son comble ; plusieurs gardes furent massacrés dans la nuit du 5 au 6 octobre, nuit terrible, nuit obscure. La pluie tombait toujours, la foule avait envahi les églises, les maisons, les boutiques, etc. Les gens les plus paisibles se reposaient tandis qu'on se battait au dehors, ou plutôt qu'on assassinait les fidèles serviteurs du roi. La reine elle-même n'échappa que par miracle à la mort. On voulait l'assassiner, cette Autrichienne, la plus sublime des reines, la plus fidèle des épouses, la plus aimante des mères ! Et quand, au château, le roi hésite, qu'il est indécis, qu'il ne sait plus quel parti prendre, rester ou s'enfuir, la reine, seule, n'est pas consternée.

—Je sais qu'on vient de Paris demander ma tête, dit elle, mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, je l'attendrai avec fermeté.

On l'engage à partir, à se mettre en sûreté avec ses enfants.

—Non ! répondit-elle, ma place est ici auprès du roi.

\* \*

Nous sommes au 6 octobre, le jour commence à paraître, les bandes s'éveillent, le désordre recommence avec des scènes plus sanglantes et plus disgracieuses que la veille. On entoure le château, on force la reine à se montrer sur le balcon, elle y paraît avec ses enfants ; un homme, revêtu de l'uniforme de la garde nationale, la met en joue mais n'ose tirer. La foule crie : "Vive la reine !" Marie-Antoinette, en rentrant au château, dit :

—Ils vont nous forcer, le roi et moi, à nous rendre à Paris avec les têtes de nos gardes du corps portées au bout de leurs piques.

Et c'est ce qui arriva en effet. La foule se mit bientôt à crier : "Le roi à Paris ! Le roi à Paris !" Comment résister ? Le roi se décide à partir, et on s'empresse d'annoncer au peuple la défaite du souverain.

A une heure, la famille royale descendit l'escalier de marbre du château et monta en voiture. Le cortège était immense. En avant marchaient deux gardes portant au bout de leurs piques les têtes sanglantes des malheureux Deslultes et Vari-court, assassinés à leur poste, puis venait une voiture dans laquelle étaient le roi, la reine et le